

Ismail Kadaré :



PHOTO GRAF OLYMPIE

« Je soutiens le nouveau gouvernement albanais »

Le 25 octobre 1990, Ismail Kadaré quittait l'Albanie et demandait l'asile politique à la France. Par cet acte spectaculaire, il entendait dénoncer la dictature néo-stalinienne de Ramiz Alia. Depuis Paris, il n'a ensuite cessé de s'en prendre aux dirigeants et aux apparatchiks du pays des aigles : il a multiplié les interventions dans la presse et publié deux cinglants réquisitoires contre le totalitarisme, *Printemps albanais* et *le Poids de la croix*.

Dans ses déclarations, l'auteur d'*Avril brisé* a toujours affirmé vouloir retourner à Tirana, mais à une condition, une seule : que la démocratie triomphe et que le communisme soit définitivement éradiqué.

Après un an et demi d'exil en France, Kadaré rentre cette semaine en Albanie. Il s'explique ici sur les raisons de son retour et sur les tâches qui l'attendent.

C'est chose faite. Alors, Ismail Kadaré a tenu ses promesses : après dix-huit mois d'exil, il s'apprête à remettre le pied sur le sol d'un pays qu'il aime par-dessus tout, un pays qui est la source intarissable de ses romans.

L'ÉVÉNEMENT DU JEUDI : L'enfant du pays est de retour. Ce sera un grand jour ?
Ismail KADARÉ : Bien sûr ! Depuis les premières heures de mon exil en France, j'ai toujours promis que je retournerais à Tirana lorsque la dictature serait démantelée. Après tant d'années noires, la démocratie a enfin gagné la partie. C'est pour moi un immense plaisir. Je n'ai aucune réserve à formuler à l'égard de l'équipe de Sali Berisha, le nouveau président, et je lui donne mon appui moral même si tout ne peut être parfait d'un seul coup. Mon retour en Albanie est à la fois concret et symbolique, évidemment : une des pages les plus sombres de notre histoire vient de se tourner.

■ **Quel bilan faites-vous de ces dix-huit mois d'exil en France ?**

□ Je les considère presque comme une fatalité dans mon existence : c'était pour moi un devoir. Ce fut certes un épisode très pénible de ma vie, mais j'ai toujours été convaincu que j'avais bien fait de partir. Je crois que mon geste a été utile et efficace.

“**Tous les pays ont besoin de la littérature : spirituellement, elle est une réponse au désarroi collectif.**”

■ **Malgré la distance, avez-vous gardé des contacts avec ceux qui, là-bas, luttent contre Ramiz Alia ?**

□ Bien sûr. Au début, ces contacts sont restés clandestins, car le pouvoir communiste ne semblait pas faiblir. J'ai rencontré à Paris presque tous les leaders du Parti démocratique. J'ai également fait un voyage aux États-Unis avec Sali Berisha. Pendant ce temps, mes concitoyens ont pu lire ce que j'avais écrit dans *Printemps albanais*, dont de très larges extraits sont parus dans la presse d'opposition de Tirana : je crois que ces pages leur ont donné du courage et des arguments pour passer à leur tour à l'action. Pendant les premiers mois de mon exil, tous les journaux officiels d'Albanie m'ont présenté soit comme un malade mental, soit comme un traître à la solde de l'Occident capitaliste, mais ces calomnies n'ont pas eu beaucoup d'effet. Ramiz Alia, de son côté, a essayé de m'amadouer, il a demandé à me rencontrer. Bien entendu, j'ai refusé. Quant à mon appartement de Tirana, il a été fouillé par la Sigurimi, la police politique : ils y ont trouvé deux vieux fusils hérités de ma famille, et ils en ont profité pour me faire passer pour un terroriste ! Mes archives et mes manuscrits ont évidemment été confisqués...

■ **Votre retour est-il un adieu à la France ?**

□ Pas du tout. Je garde un pied-à-terre à Paris afin de pouvoir venir régulièrement travailler avec mon éditeur, Fayard, qui gère les droits mondiaux de mes romans.

■ **Allez-vous vous engager politiquement auprès du nouveau gouvernement ?**

□ Non. Je ne veux absolument pas faire de politique. Ce n'est pas mon rôle. Dans ce monde, on a trop souvent envie que l'écrivain abandonne la littérature pour intervenir dans des domaines où il n'est pas compétent. Cela me semble très malsain. Je pense que tous les pays, et surtout ceux qui ont subi une dictature, ont absolument besoin de la littérature : spirituellement, elle est une réponse au désarroi collectif. Je me sens plus utile à ma patrie comme romancier que comme politicien !

■ **Le nouveau paysage albanais va-t-il changer quelque chose au contenu de vos romans ?**

□ Surtout pas ! Il serait triste qu'un changement politique, même révolutionnaire, impose à un romancier de se renier. L'Histoire évolue, mais les grandes interrogations de la littérature restent identiques. Je continuerai

donc à écrire sur les mêmes sujets parce qu'ils sont, je crois, éternels. Dieu merci, mes livres ne se réduisent pas à des diatribes contre les systèmes totalitaires engendrés par le XX^e siècle. L'écrivain ne s'occupe pas seulement des urgences quotidiennes : il doit donner une richesse intérieure à chacun, sans se préoccuper des réalités historiques immédiates. Notre mission ? Faire des livres qui dépassent leur époque, comme Cervantès et Shakespeare.

■ **C'est vrai, mais cela ne vous a pas empêché de vous engager. Quel sera désormais votre rôle en tant qu'intellectuel ?**

□ D'abord, redonner aux gens le goût de l'art, réhabiliter l'image de l'écrivain dans la cité, car le communisme a tout fait pour nous détruire et nous dénigrer... Deuxièmement, lutter pour que mon pays sorte de son isolement. L'Albanie a énormément souffert d'être ignorée par le reste du monde : avec mes romans, qui sont traduits dans de nombreux pays, je peux l'aider à briser cette terrible solitude à laquelle elle a toujours été condamnée. Troisième tâche : nous, les intellectuels, nous devons intervenir au niveau de la ré-

“**Il est urgent de lutter contre le fanatisme, les haines ethniques et nationalistes.**”

conciliation nationale ; il faudra prôner le dialogue, afin qu'un climat de vengeance ne s'instaure pas. Et puis, il y a le problème des Balkans. Il est urgent que tous les artistes luttent ensemble contre le fanatisme, contre les haines ethniques et nationalistes qui menacent nos pays ; en ce qui concerne par exemple le Kosovo, où vivent deux millions

“**Chacun devra faire son mea culpa. Tout le monde est un peu responsable des ravages du communisme.**”

d'Albanais, les intellectuels devront mieux le défendre, afin que l'ex-Yougoslavie respecte son droit à l'autodétermination.

■ **La démocratie a triomphé dans votre pays, mais les séquelles de la dictature sont loin d'être effacées.**

□ Evidemment. Il y a une intolérance, une mentalité bolchevique, une soumission à l'Etat qui seront longues à disparaître. Dans tous les pays de l'Est, c'est la même chose. Chez nous, chacun devra faire son mea culpa. Tout le monde est un peu responsable des ravages du communisme. Il faut commencer par l'avouer clairement, pour que le mal puisse être définitivement éliminé.

■ **Certains observateurs redoutent que le pays des aigles ne s'islamise peu à peu, avec un risque de fanatisation. Qu'en pensez-vous ?**

□ Je ne crois pas. C'est une terre de tolérance où trois communautés religieuses — les catholiques, les orthodoxes et les musulmans — ont toujours cohabité de façon pacifique. L'islam a longtemps été la religion officielle, mais il a toujours respecté ceux qui n'y adhéraient pas.

■ **Qu'allez-vous retrouver avec plus de plaisir à Tirana ?**

□ Mes amis. C'est ce qui compte avant tout. La porte de mon appartement sera de nouveau ouverte. Mes habitudes ne changeront pas, je continuerai à travailler à mon bureau tous les matins...

Propos recueillis par André CLAVEL